
La Bretagne Linguistique, n° 17

Éva Guillorel



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/abpo/2820>

DOI : 10.4000/abpo.2820

ISBN : 978-2-7535-3513-8

ISSN : 2108-6443

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2014

ISBN : 978-2-7535-3511-4

ISSN : 0399-0826

Référence électronique

Éva Guillorel, « *La Bretagne Linguistique, n° 17* », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 121-2 | 2014, mis en ligne le 30 juin 2014, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/2820> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/abpo.2820>

© Presses universitaires de Rennes

visibles. La Bretagne s'en retrouve condamnée, *de facto*, à demeurer politiquement invisible, ou pour le dire dans le langage de l'entre-deux-guerres, à n'être pas plus qu'une petite patrie – purement décorative – dans la grande patrie française.

Tout cela n'est pas neuf, évidemment, mais on saura gré à l'auteur d'avoir proposé une vision d'ensemble de la question nationale bretonne, et non pas seulement une histoire du mouvement breton. L'ouvrage étant paru au Royaume-Uni en 2007, et ayant été écrit pour l'essentiel au début des années 2000, on ne s'étonnera pas qu'il ne fasse pas mention de travaux importants publiés depuis, comme ceux de David Bensoussan ou de Laurent Le Gall par exemple. On appréciera, en revanche, les nombreuses références à des recherches anglo-saxonnes que les historiens hexagonaux ne suivent pas toujours avec l'attention qu'il faudrait – et je le dis d'autant plus simplement que je suis le premier à devoir confesser cette insuffisance.

Yvon TRANVOUEZ

THOMAS, Mannaig (dir.), *La Bretagne Linguistique*, n° 17, Brest, CRBC, 2012, 286 p.

Cette livraison de *La Bretagne Linguistique* réunit les communications présentées lors des journées d'études organisées à Brest en 2010-2011 par le GRELB (Groupe de recherche sur l'économie linguistique de la Bretagne). Elle donne un bon aperçu de l'actualité de la recherche des universitaires brestois – ainsi que de chercheurs issus d'autres universités – portant sur des sources en langue bretonne, dans une perspective interdisciplinaire.

Les cinq premiers articles ont pour point commun le dictionnaire breton-français de Coëtanlem, dont plusieurs pages sont reproduites en couleur dans le volume. Acheté par la ville de Brest et conservé au CRBC, ce dictionnaire manuscrit de huit volumes totalise plus de 8300 pages. Il a été entièrement numérisé en 2008 et est désormais accessible sur le site Hermine [<http://www.hermine.org>]. Compilé par l'érudit Pierre Joseph Jean de Coëtanlem de Rostiviec (1749-1827), il reprend, commente et complète les principaux auteurs de dictionnaires bretons des XVII^e et XVIII^e siècles : Julien Maunoir (1659), Grégoire de Rostrenen (1732) et surtout Dom Louis Le Pelletier (1752). La version définitive du manuscrit a été mise en forme entre 1808 au plus tôt et 1820 au plus tard, même si le travail a vraisemblablement commencé au cours de la Révolution française. Le dictionnaire de Coëtanlem constitue donc, comme le suggère Ronan Calvez dans l'article introductif du volume, « la dernière somme encyclopédique – dans le sens des Lumières – du breton » (p. 15). L'objet du symposium organisé en décembre 2010 a été de mettre en valeur cette source longtemps ignorée des chercheurs. On peut toutefois regretter que ce salubre travail de réhabilitation ne soit pas précédé par une présentation biographique approfondie de l'auteur : on ne parle en effet de la vie de Coëtanlem que par allusions, laissant au lecteur le soin de se reporter à la maigre littérature scientifique existant sur le sujet, à savoir deux courts articles de Louis Dujardin et François Falc'hun publiés en 1948 dans la *Nouvelle Revue de Bretagne*.

Dans un article très complet intitulé « Les dictionnaires bretons, une source pour l'ethnographie » (p. 25-64), Fañch Postic se concentre sur les pratiques calendaires liées aux quêtes des étrennes de fin d'année, sur lesquelles il travaille depuis plusieurs décennies. Il revient sur les attestations écrites en Bretagne et dans d'autres aires culturelles européennes et américaines en mettant en parallèle les informations contenues dans les dictionnaires avec de nombreuses sources depuis le XV^e siècle. En lien avec la pratique de cet *eginane*, un terme dont l'étymologie a suscité de

nombreuses interprétations, il propose des réflexions stimulantes sur les groupes de jeunesse, la transformation des modes d'assistance aux pauvres, le contrôle des festivités par le clergé ou la redistribution du calendrier des fêtes. Jean-François Simon s'intéresse pour sa part à « la lexicographie au service de la technologie » dans le domaine des techniques agricoles bretonnes (p. 65-79) et montre que les dictionnaires anciens permettent souvent de pallier les imprécisions des ouvrages agronomiques. Ronan Calvez analyse avec minutie les commentaires fournis dans le dictionnaire de Coëtanlem pour mieux appréhender la culture de ce gentilhomme lettré et plurilingue : ceux-ci révèlent à la fois une culture classique française et latine bien ancrée et une connaissance intime de la culture bretonne populaire – qu'il s'agisse des dialectes locaux ou des usages différenciés du breton selon les milieux sociaux – teintée de paternalisme (p. 81-109). Enfin, Daniel Le Bris se penche sur les termes nautiques dialectaux fournis par Coëtanlem qui, depuis son manoir de Trogriffon au bord de la Penzé, est le témoin quotidien des activités maritimes de la baie de Morlaix (p. 111-123). Au-delà du cas particulier de Coëtanlem, ces différents articles permettent donc de rappeler la grande valeur des dictionnaires compilés sous l'Ancien Régime pour la connaissance des comportements pré-révolutionnaires. Il semblerait dès lors pertinent d'élargir le cadre disciplinaire et géographique de cette étude pour intégrer les apports d'autres recherches sur l'usage des dictionnaires en sciences humaines et sociales : on pense par exemple aux remarques proposées par l'historien Philippe Joutard dès 1983, lorsqu'il met en avant dans son essai pionnier *Ces voix qui nous viennent du passé* (p. 33-36) l'intérêt des dictionnaires languedociens des XVII^e-XVIII^e siècles comme sources pour la compréhension des cultures populaires.

Les quatre articles suivants sont issus d'une journée d'étude qui s'est déroulée en février 2011 sur la rhétorique en langue bretonne, un thème jusqu'à présent peu étudié. Ronan Calvez reprend le recueil de Kerenveyer *Ar farvel göapaër* dont il a publié une édition critique en 2005 et auquel le lecteur pourra utilement se reporter pour approfondir le contexte général de l'œuvre qui n'est ici qu'effleuré (la date de l'ouvrage n'est pas même précisée) : il analyse les figures de style de trois des sonnets comme la marque d'un breton mondain reflet de la culture rhétorique des Lumières (p. 127-139). C'est également à travers l'analyse de la structure grammaticale et des procédés stylistiques qu'Yves Le Berre réfléchit à la spécificité des complaints bretonnes en s'appuyant sur trois *gwerzioù* publiées par Luzel (p. 141-160). Les nombreux calculs statistiques proposés paraissent toutefois avoir une valeur limitée au vu de la faible taille du corpus retenu, d'autant plus que les procédés mis en évidence diffèrent en partie selon les trois chants étudiés, ce qui conduit l'auteur à inviter à des sondages complémentaires. Il ressort de cette analyse que certains procédés stylistiques reviennent de façon récurrente : Yves Le Berre les rattache à deux univers rhétoriques, l'un issu de la tradition orale et l'autre de la « sphère de la lecture-écriture ». Nelly Blanchard propose pour sa part une étude approfondie des doublets synonymiques (le rapprochement de deux mots de sens voisin) présents dans l'autobiographie d'Hervé Burel rédigée en 1905 et dont elle a publié une édition critique en 2011 (p. 161-180). Elle démontre que ce procédé hérité de la rhétorique antique permet, dans une situation sociale diglossique, de s'adresser à des publics différents en jouant sur les registres de langue : dans le cas de Burel, paysan-écrivain syndicaliste, les doublets sont même un outil de revendication qui vise à rapprocher les classes sociales. Enfin, Mannaig Thomas étudie le syncrétisme linguistique de l'autofiction *Piv a glevo* ? publiée par Hervé ar Gall en 2003, en analysant notamment l'usage de néologismes adaptés de la syntaxe française au service de revendications politiques dans une Bretagne de la fin des années 1950 marquée par la guerre d'Algérie (p. 181-201).

Les trois derniers articles sont le résultat d'une journée de séminaire organisée en mai 2011. Au contraire des deux autres ensembles, ils ne portent pas sur un thème défini et leur seul point commun tient au fait qu'ils ont été écrits par des chercheurs étrangers, spécialistes ou non de la matière bretonne. Sont ainsi traitées l'origine des cantiques vannetais du ^{xvii}^e siècle – à travers l'analyse des rimes internes et de l'influence des modèles français – par Anders Richardt Jørgensen (p. 203-231) et l'image des langues minoritaires à travers les médias irlandais, maoris et bretons par Ruth Lysaght (p. 233-252). Un dernier article théorique de Vittorio Dell'Aquila et Gabriele Iannàccaro porte quant à lui sur les usages cartographiques au service de la géolinguistique (p. 253-286). Ces travaux rappellent qu'une part importante des recherches sur les sources bretonnes se fait en dehors de France, ce qui ne peut qu'inciter à la multiplication des rapprochements avec les réseaux internationaux dans le domaine des études celtiques.

Éva GUILLOREL

MORICE, Jean-René, SAUPIN Guy, VERDIER, Nadine (dir.), *Les nouveaux patrimoines en Pays de la Loire*, Rennes, PUR, coll. « Art et société », 2013, 756 p.

Publié avec le soutien de la Région Pays de la Loire, ce fort (et beau) volume est le fruit du travail de plus de quarante auteurs (relevant de huit laboratoires répartis dans trois universités), durant trois ans et sur un projet (NEOPAT) lui-même retenu par ladite région dans le cadre d'un appel à projets de recherche. Sans être une « commande » à proprement parler, il est clair que l'ouvrage répond, dans le domaine patrimonial, à un légitime souhait de lisibilité générale de leur région, ressenti par ses élus. On le sait, l'entité territoriale des Pays de la Loire est récente et a été dessinée assez artificiellement à partir de quatre anciennes provinces – Maine et Anjou, mais aussi Bretagne et Poitou. L'émergence actuelle de cette « conscience régionale » serait à comparer à celle qui s'est petit à petit forgée en plus de deux siècles autour de certains départements français, aux territoires parfois tout aussi hétéroclites. Il serait vain de rechercher ici un « traité » de patrimoine ligérien. Le but, comme exposé par le Président de Région dans sa préface est à la fois de dresser un « état » de ces patrimoines et d'étudier « leur part dans la construction des identités ».

Dans leur présentation introductive (au style malheureusement parfois assez alambiqué), les directeurs de l'ouvrage présentent tout d'abord la notion de « nouveaux patrimoines » dans le cadre d'un domaine dont « l'expansion constante en fait un concept sans rivages » et où « des éléments du passé, jusqu'ici ignorés ou peu considérés, retiennent désormais l'attention ». Ils exposent ensuite les « trois grands objectifs scientifiques » de leur projet : analyser les conditions d'émergence des nouveaux objets patrimoniaux, établir un bilan du jeu des différents acteurs concernés, montrer comment ces démarches interviennent dans la construction des territoires. Qu'on ne s'attende pas à trouver ici un « traité » présentant les différents éléments de patrimoine pris en compte et qu'on ne s'étonne pas non plus des abondantes références faites aux structures et procédures techno-administratives (quitte à ce que les auteurs relèvent ici ou là la lourdeur du « millefeuilles »). Cependant, une grande latitude semble avoir été laissée aux contributeurs ; selon leur sensibilité et la nature du sujet, l'exposé liminaire de celui-ci peut donc prendre des ampleurs ou des formes très variables.

Le cœur de l'ouvrage s'organise en trois « parties », d'ailleurs très inégales : les regards de la presse régionale (en l'occurrence la revue trimestrielle régionale